

## LES ÉCHOS DE LA GUERRE D'ESPAGNE ET DE LA DICTATURE FRANQUISTE DANS LE MONDE LITTÉRAIRE FRANCOPHONE DE BELGIQUE

Jamais, Jamais, non JAMAIS, vous aurez beau faire, jamais ne saurez quelle misérable banlieue c'était que la Terre. Comme nous étions misérables et affamés de plus Grand.

Nous sentions la prison partout, je vous le jure.

Ne croyez pas nos écrits (les professionnels, vous savez...)

On se mystifiait comme on pouvait, ce n'était pas drôle en 1937, quoiqu'il ne s'y passât rien, rien que la misère et la guerre<sup>1</sup>.

En cette même année 1937, deux événements agiteront l'univers littéraire francophone belge. Le 1<sup>er</sup> mars, quelques-uns de ses plus illustres représentants signent le manifeste du *Groupe du lundi*<sup>2</sup> dans lequel ils soulignent les liens qui les unissent à l'aire culturelle française. Quelques mois plus tard, le Goncourt couronne deux fictions de Charles Plisnier: *Mariages*, chronique d'une famille bourgeoise et industrielle de la province, et *Faux Passeports*, cinq nouvelles sur le monde de l'engagement révolutionnaire auquel le romancier a consacré une partie de sa jeunesse et dont il s'est éloigné après son exclusion du P.C.B. en 1928. Le silence qui entourait, en Belgique, la parution en 1935 de deux de ces nouvelles, "Pilar" et "Carlotta"<sup>3</sup>, permet à Albert Ayguesparse d'illustrer ce qu'il présente comme une tare de notre littérature: l'indifférence de ses écrivains aux conflits politiques, leur défiance à l'égard des idéologies et des conflits doctrinaux: "On refuse à la littérature le droit d'être le reflet des luttes idéologiques qui divisent notre société"<sup>4</sup>. Marc Quaghebeur, pour qui l'histoire est depuis les années vingt la "grande muette" des lettres francophones de Belgique<sup>5</sup>, partage cette opinion.

Dans le contexte socio-politique fort agité de l'époque, et alors qu'ils revendiquaient une communauté de fait avec leurs homologues français dont beaucoup s'engageaient, était-il concevable que les écrivains et les intellectuels belges continuent de vivre paisiblement à l'écart de la chose publique et de faire la sourde oreille aux angoisses qui tenaillaient leurs concitoyens? L'appel d'Emilie Noulet<sup>6</sup> qui, le 15 juillet 1936, trois jours à peine avant le coup d'Etat franquiste, dans

le numéro 2 du journal antifasciste bruxellois *Combat*, dénonçait haut et clair le désengagement des clercs, allait-il être entendu?

Evoquant ce que doit être, pour lui, la mission de l'écrivain<sup>7</sup>, Ayguesparse se disait fort surpris du faible retentissement de la guerre d'Espagne dans les oeuvres romanesques de ses compatriotes; ainsi s'étonnait-il par exemple que son ami Plisnier n'ait jamais songé à tirer littérairement parti de ce drame. Certes, dans les nombreuses études consacrées à l'abondante littérature de la guerre civile espagnole, la Belgique fait figure de parent pauvre. Et pourtant, s'il est, au XXe siècle, un événement qui fit sortir ses écrivains de leur torpeur et dégainer leur plume au profit d'une cause qu'ils estimaient juste, il s'agit bel et bien de la tragédie espagnole.

En renseignant quotidiennement leurs lecteurs sur le déroulement de la guerre d'Espagne, en diffusant ou en alimentant les débats enflammés et les controverses qu'elle suscitait, en soutenant, voire en organisant, des campagnes de solidarité au profit des belligérants, les organes de presse du royaume contribuèrent dans une large mesure à l'impact considérable que la guerre d'Espagne eut en Belgique. Plusieurs périodiques confièrent à des écrivains, romanciers, poètes ou essayistes, la tâche d'informer le public des enjeux et de l'évolution du conflit, ou leur ouvrirent toutes grandes leurs colonnes afin qu'ils y manifestent leurs sentiments et opinions et y livrent leurs réflexions; ceux-ci le firent sous des formes variées: éditoriaux, articles de fond, panoramas historiques, reportages sur le terrain, feuilletons littéraires,...

Les intellectuels démocrates s'exprimèrent fondamentalement dans les hebdomadaires antifascistes *Combat* (1936-1939) et *Le Rouge et le Noir* (1929-1938), qui, bien que tous deux pro-républicains, entretenaient des relations franchement mauvaises<sup>8</sup>. Les intellectuels favorables au projet nationaliste choisirent principalement le journal ultraréactionnaire *Cassandra* (1934-1944) et le quotidien catholique *La Libre Belgique* comme tribunes où clamer leur appui aux factieux.

### **Les intellectuels pro-nationalistes**

Durant la guerre civile, **François Maret** fut, des écrivains belges, celui qui défendit avec le plus de vigueur et d'enthousiasme la cause franquiste; il mit au service de l'Espagne nationaliste ses "dons" de romancier et de journaliste. C'est en effet par un roman-feuilleton, *La*

*Capitana*, où il relate quelques-uns des soubresauts qui ébranlèrent l'Espagne, et plus spécialement la ville de Saint-Sébastien et ses environs, du 4 août 1929 au 10 août 1936 que le frère cadet de Franz Hellens décida de révéler aux abonnés de *Cassandra* (du 14 mai au 13 août 1938) ses sympathies pro-nationalistes en les mettant en garde essentiellement contre les effets pervers de la démocratisation en Espagne – et partant ailleurs – et contre le danger que représentaient pour l'indépendance de la Belgique et la paix européenne les revendications des "rouges" et des séparatistes basques. Maret n'y dissimule cependant pas d'autres craintes: il a conscience qu'un triomphe complet des fascistes risquerait de mettre en péril la fragile paix de l'Europe. Ses deux voyages en "Espagne", nationaliste s'entend, durant l'été 1938 et en février 1939, lui permettront de découvrir de visu la sauvagerie de ses ennemis déclarés et de décrire par le menu et au mépris des incohérences les plus flagrantes, dans *Les grands chantiers au soleil*<sup>9</sup> et dans *La Libre Belgique*, "l'Espagne retrouvée" (du 18 août au 6 septembre 1938) et "La victoire espagnole" (du 7 au 31 mars 1939); ses louanges, il les prodigue principalement à la Phalange, à son fondateur et à sa doctrine nationale-syndicaliste qui, dit-il repose sur ce qu'il y a de plus spécifiquement espagnol: le catholicisme, et dont Franco, désireux de "cimenter l'union, somme toute fortuite, des éléments nationaux", a fait une espèce de Constitution; conscient que les réformes radicales préconisées par José Antonio heurtent les intérêts et les privilèges des *beati possidentes*, Maret se veut toutefois confiant. Gageons que son cynisme et son esprit de caste ne furent pas du goût de tous les lecteurs catholiques et durent éveiller leur scepticisme sur le caractère soi-disant religieux de l'entreprise franquiste.

Parmi les autres voix conservatrices qui s'élèveront à l'époque, faisons-nous encore l'écho de celles de **Charles d'Ydewalle**, de **Robert Poulet** et de **Pierre Daye**. Tout comme Maret, les deux premiers remontent à la proclamation de la IIe République qui ouvrit, disent-ils, une période de troubles, tels ceux déclenchés en 1934 par le "Soviet asturien", pour justifier la "révolution" franquiste. d'Ydewalle et Daye, qui se rendront en Espagne pendant la guerre civile pour y saluer, l'un, l'entreprise catholique et patriotique de Franco et sa "dictature de salut public"<sup>10</sup>, l'autre, pour y découvrir, en avril 1938, un pays "ressuscité"<sup>11</sup>, modéreront fortement leur enthousiasme par la suite. Fin 1941, alors qu'il tentait de rejoindre Londres via Lisbonne, d'Ydewalle,

comme beaucoup d'Européens qui pourront eux aussi raconter "les traits de barbarie de l'Espagne de Franco" et dénoncer le mythe de la croisade, croupira huit mois durant dans les *Geôles et bagnes de Franco*<sup>12</sup>. Trente ans plus tard, dans *Journal, mon beau souci*<sup>13</sup>, l'historien brosse un portrait impitoyable du général. Réfugié en Espagne dès 1944, le rexiste Daye en sera expulsé deux ans plus tard: dans ses *Mémoires*, il dira avoir éprouvé une "sensation de délivrance" en sortant de "cette oppressante atmosphère"<sup>14</sup>!

Durant l'Occupation, **Jean Denis**, qui fut l'idéologue officiel du parti de Degrelle et qui s'était précédemment illustré par des publications telles que *Trois discours de José Antonio*<sup>15</sup> où il exhalait son admiration béate pour le fondateur de la Phalange, *Une révolution dans la guerre*<sup>16</sup>, un pamphlet exaltant l'Espagne de Franco et de la Phalange, *Romancero 1938*<sup>17</sup>, un "acte de foi et de réparation envers l'Espagne authentique et immortelle", et *Espagne immortelle*<sup>18</sup>, un catalogue de récits patriotiques, transpose son fétichisme sur le plan fictionnel dans *L'heure de vérité*<sup>19</sup>. Dans ce roman qu'il prétend "allégorique", fatras illisible d'anecdotes invraisemblables sur la sauvergie marxiste durant les premiers mois de la guerre et rengaine stéréotypée sur l'amour de la Patrie, de Dieu et de la Famille, l'inconditionnel de José Antonio poursuit ses délires phalangistes et anti-"rouges". Toutefois, les critiques à peine voilées qu'il formule envers le nouveau régime – le phalangiste Luis et le républicain Francisco appréhendent en cas de victoire franquiste le retour des curés et des caciques – traduisent son amertume: le caudillo n'était-il pas en train de trahir l'esprit de la Phalange? Il semble loin le temps où Denis glorifiait conjointement ses deux héros.

Rédigés et publiés dans le feu du conflit espagnol et en pleine Seconde Guerre, les romans de Maret et de Denis relèvent plus de la diatribe et du sermon que de l'oeuvre littéraire. L'idéologie manichéenne qui les inspire se traduit en propos caricaturaux et insultants contre les ennemis ou en discours édifiants et grandiloquents à l'intention des convertis.

*Le puits d'amertume*<sup>20</sup> d'**André Villers**, un roman anachronique dans la mesure où il est curieux de voir un écrivain belge se livrer dans les années cinquante à une apologie en règle du franquisme, est d'une facture bien supérieure. Les ingrédients de base sont toutefois les mêmes que dans les oeuvres antérieures. S'ouvrant sur l'assassinat

de Calvo Sotelo perpétré le 13 juillet 1936 et présenté comme le détonateur de la guerre civile dans une Espagne vendue à la Russie et plongée dans un chaos absolu, particulièrement depuis l'avènement du Frente popular, *Le puits d'amertume* offre une version personnelle et originale de l'épopée des cadets de l'Alcazar de Tolède. Il est aussi l'histoire de la rédemption de la militante communiste Gloria Amonte: lors de ses promenades dans la ville du Gréco, la jeune femme retrouve sa foi chrétienne et retisse les liens qui la rattachent à son passé; refusant de participer à la curée de son pays ordonnée par les Soviétiques, elle prend le chemin de l'expiation. Le dénouement édifiant n'est-il pas une constante de la littérature pro-nationaliste? Ainsi se livrera-t-elle aux sauveurs de l'Espagne qui, à force de rigueur et d'inflexibilité et au grand soulagement des populations écoeurées par la terreur rouge, réinstaurent, sous la conduite de Franco que Villers compare à César, une nouvelle *pax romana*. Condamnée à mort pour "avoir porté les armes contre l'Espagne libre"<sup>21</sup>, Gloria acceptera, sans protester, la juste sentence. Sur la colline de Talavera, avant de faire face aux fusils, elle se tourne une dernière fois vers Tolède libérée -où Villers rédigea son roman de novembre 1953 à janvier 1954-, échantillon parfait de cette *Espagne de Franco*<sup>22</sup> qu'il parcourut à la même époque afin, dira-t-il, de mettre un terme au "bourrage de crâne qui, depuis tant d'années, montre au public de la plupart des pays d'Europe une image faussée de l'Espagne" (p.35).

### Les intellectuels antifascistes

Point de confluence de nombreux intellectuels antifascistes, *Combat*<sup>23</sup> titre son n° 3 du 1<sup>er</sup> août 1936 "Vive la République espagnole!". Dès cette date, les lecteurs seront informés des enjeux de cette guerre comme de ses inévitables répercussions internationales en cas de victoire nationaliste.

La publication, les 31 juillet, 14 et 28 août 1937, de "Trois jours à Madrid", le reportage de **Denis Marion** sur son périple en Espagne républicaine et sa participation au II<sup>e</sup> Congrès de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture* tenu à Madrid et à Valence début juillet 1937, fut certainement un des moments les plus intenses et les plus émouvants de cet engagement aux côtés de la République. Sans compter, pour l'intéressé lui-même, sa collaboration à *Sierra de Teruel* de Malraux. Dès son retour au pays, émerveillé par

l'héroïsme du peuple espagnol, Marion s'attellera à sa mission d'informer les Belges de la réalité espagnole<sup>24</sup>.

Dès novembre 1936, **Alexis Curvers** rejoint l'équipe de *Combat*. Les chroniques qu'il y signe dénonceront essentiellement la complicité de l'Eglise espagnole avec le fascisme. Dans une longue "Lettre à Georges Bernanos" datée du 4 juin 1938, il félicite l'auteur des *Grands cimetières sous la lune* pour son précieux témoignage mais lui reproche d'avoir soutenu, dans un premier temps, l'entreprise antirépublicaine et d'avoir tardé à réagir contre la barbarie franquiste.

Les manifestes lancés par le périodique permettront aux intellectuels démocrates d'exprimer publiquement, parfois à regret, leur solidarité avec la République espagnole. Tel est le cas des signataires de l'Université de Bruxelles, parmi lesquels M. Gevers, M. Huisman et A. Lilar, à l'"Appel des universitaires belges en faveur du Comité de coordination pour l'aide à l'Espagne républicaine" (19 mars 1938). Fin décembre 1938, C. Burniaux, F. Hellens, E. Kinds, M. Lecomte, M. Mariën, R. Magritte, P. Nougé, C. Paron, M. Servais et R. Vivier, entre autres<sup>25</sup>, protesteront contre l'établissement de relations officielles avec le gouvernement de Burgos.

Responsable du "billet politique" dans *Le Rouge et le Noir*<sup>26</sup> de décembre 1936 à août 1938, **Marcel Lecomte** dut, par ses hésitations continuelles et ses diagnostics contradictoires sur les manoeuvres "tortueuses" des puissances européennes et mondiales, dérouter, voire irriter, plus d'un antifasciste.

Le 2 septembre 1936, **Mathieu Corman** adresse "Deux mots à *Cassandre*"; il y glorifie la résistance des républicains espagnols et y dénonce la félonie des généraux qui, avec la complicité des caciques et du haut clergé, s'emploient à écraser ce peuple comme deux ans auparavant lors de la répression des Asturies dont il fut le témoin épouvanté<sup>27</sup>. Quelques jours plus tard, il reprend le chemin de l'Espagne pour, dit-il, "participer à la lutte et pour me documenter en vue d'un livre qui devait faire suite à *Brûleurs d'Idoles*"<sup>28</sup>. Début 1937, *Le Rouge et le Noir* publie les premiers chapitres de son reportage "*Salud Camarada!*" *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*<sup>29</sup> dans lequel Corman, qui visita Guernica quelques heures à peine après le bombardement de la ville et le mitraillage de ses habitants, dévoilera, entre autres, l'horreur de la destruction des cités basques converties en charniers et de l'extermination des populations par la Légion Condor. En 1963,

dans *Ami, entends-tu?*<sup>30</sup>, une "chronique" sur la défaite de 40, Corman se souviendra de ce terrible 26 avril 1937, "jour où les "Défenseurs de la Civilisation Occidentale" firent "leur première expérience de la guerre totale sur une ville sans défense" (p.60); il y rappelle aussi les mesures scandaleuses prises par le gouvernement belge contre les anciens d'Espagne républicaine dont il fut.

En Belgique comme ailleurs, rares sont les écrivains qui mentionnèrent la guerre civile espagnole dans une oeuvre contemporaine du drame et a fortiori qui y puisèrent l'argument d'un roman. Les exceptions existent cependant. Ainsi, à la fin de *La main morte*<sup>31</sup>, **Albert Ayguesparse** envoie le révolutionnaire finnois Kouva à Barcelone pour y poursuivre le combat dans les rangs républicains; dans *Les Roseaux Noirs*<sup>32</sup> de **Marie-Thérèse Bodart**, l'avocat liégeois François Fervières, qui ne résistera pas à ce qu'il appelle "le coup de l'Espagne" "où se jouait alors le sort de l'Europe" (p.129), exprime ce que symbolise la résistance héroïque de Madrid pour les combattants antifascistes. Terminé en avril 1939 et dédié à ses amis d'Euzkadi, *Izias*<sup>33</sup> de **France Adine** est un vibrant hommage aux basques espagnols injustement martyrisés dans "cette soi-disant guerre sainte" (p.102); témoin du calvaire enduré par un peuple dont elle souligne la dignité et l'humanisme, la romancière décrit l'élan d'amour et de solidarité des Basques français envers leurs frères de race espagnols réfugiés en France, "ces grands éprouvés, encore douloureusement surpris, dans leur droiture, de s'être trouvés entre deux haines: celles des "rouges", qui leur en voulaient pour leur tolérance, leur désir de paix et leur inébranlable catholicisme; celle des "blancs" qui ne leur pardonnaient pas d'avoir refusé leur alliance pour rester fidèles à une parole donnée" (p.14).

Après les cinq années de guerre et d'Occupation, la tragédie espagnole appartenait pour beaucoup à une époque révolue. A côté de Varsovie, Rotterdam, Hiroshima, Hambourg, Dresde, Coventry et combien d'autres villes balayées de la carte du monde, que représentaient encore Guernica, Teruel ou Barcelone? Face à des millions de morts, que valaient six cent mille victimes? "Qui pouvait entendre dans le fracas des génocides les plaintes d'un peuple exsangue, et les murmures de l'exil?"<sup>34</sup>.

Certes, littérairement parlant, la Belgique de l'après-guerre sera celle de la génération néo-classique, de "l'exaltation de valeurs abstraites, spiritualistes et universalisantes"<sup>35</sup>. Néanmoins, la guerre d'Espa-

gne occupe une place centrale dans la mémoire collective de cette génération qu'elle fit vibrer. Aussi, dès la Libération, et parfois avant, certains écrivains s'en souviendront et l'évoqueront dans des oeuvres de fiction.

**Ayguesparse**, qui célébra la naissance de la II<sup>e</sup> République, clama son effroi après la répression des Asturies<sup>36</sup> et décela dans le succès du Frente popular "les chances d'une révolution"<sup>37</sup>, dira pendant un demi-siècle, en vers et en prose, ce que cet affrontement signifia pour l'Espagne, pour l'Europe et pour lui-même: "le prologue d'un obscur et gigantesque conflit d'idées et d'intérêts"<sup>38</sup>, le heurt brutal entre "deux conceptions du monde ennemies"<sup>39</sup>, dont l'enjeu n'était autre que "la libération de l'homme"<sup>40</sup>. Sous l'Occupation, il composera *Une génération pour rien*<sup>41</sup>, celle de ces intellectuels qui durant cette décennie désertèrent leur mission; il y accuse les mouvements de gauche de démission abjecte dans le drame espagnol. Dans *L'heure de la vérité*, à l'abbé Sarlat qui glorifie Franco "défenseur authentique de la chrétienté" et vitupère contre "la canaille du Front populaire" (p.51), Ayguesparse rappelle la part de culpabilité du clergé espagnol dans le déclenchement des horreurs, de cette Eglise qui exaltait la cruauté tant qu'elle s'exerçait en son nom et à son profit mais qui proteste aujourd'hui que, "par un juste et providentiel retour des choses" (p.63), elle s'exerce à ses dépens; par ailleurs, il y dénonce les complicités dont les fascistes bénéficièrent auprès des non-interventionnistes des puissances démocratiques et y oppose les hésitations d'un parti communiste calculateur à la spontanéité désintéressée de ses militants pressés de porter assistance à leurs frères opprimés. C'est par le biais de deux réfugiées espagnoles chassées de leur terre par la misère et la répression qu'Ayguesparse aborde dans *Notre ombre nous précède*<sup>42</sup> le thème de l'exil; il y dépeint la descente aux enfers de ces proscrits qui, loin de trouver en France le havre de paix espéré, en butte au mépris et au racisme d'autochtones exploitant sans vergogne leur détresse, iront de désillusion en désillusion. Quarante ans après les faits, dans *Les mal-pensants*, le romancier traite le thème de ces jeunes Belges et Français qui s'engagèrent dans les Brigades internationales moins par idéal que pour extérioriser leur refus du mode de vie égoïste et destructeur des aspirations individuelles que tentaient de leur dicter leurs aînés; toutefois, cette vocation pour les autres, certains la découvriront sur place, tel Lionel Lortigier qui, trente ans



plus tard, décrivant l'élan de solidarité et l'espoir que les brigadistes insufflèrent au peuple espagnol, se dit plus que jamais convaincu, malgré la défaite, d'avoir fait le choix qui s'imposait. Reprenant le diagnostic posé par Pietro Nenni<sup>43</sup>, Ayguesparse confirme que "cette guerre n'était pas un problème d'hommes, de volontaires ou d'argent, c'était un problème d'armes et de munitions" (p.101); certes, le combat était inégal, mais, selon le romancier, "l'organisation, la discipline, l'esprit de décision, le génie militaire, étaient du côté des rebelles" (p.91), surtout avant la formation des Brigades. La distance nuancera la vision quelque peu idyllique de l'ordre et du commandement communistes: le climat de suspicion et l'intransigeance qui régnaient au sein de ce clan comme la purge systématique des déviationnistes et des dissidents par la dictature stalinienne ne furent pas étrangers à la défaite. Par ailleurs, s'il condamne la "trahison" (p.145) du colonel Casado – point d'orgue des rivalités qui ne cessèrent de débiliter le camp républicain, lequel proposa de conclure la paix des braves avec Franco, et les manoeuvres des anarchistes à Madrid en mars 1939, Ayguesparse ne ménage pas les dirigeants communistes introuvables dans la capitale assiégée et accuse Staline d'avoir abandonné la République à son triste sort. Pour les vaincus, l'Espagne franquiste, celle que le romancier esquisse dans "Sin novedad"<sup>44</sup>, ressemblera à l'enfer: la répression policière, les exécutions sommaires, les actes de vengeance y sont la norme.

Comme son compère Ayguesparse, **Edmond Kinds** n'oubliera jamais la douleur que leur causa la chute de Madrid, la reddition de cette capitale pour laquelle son ami Pierre Brachet, à qui il dédie *Le temps des apôtres*<sup>45</sup>, donna sa vie en novembre 1936: "Après la perte de son dernier symbole, Madrid, l'*Espoir* n'était peut-être plus que le titre d'un beau livre" (p.12). La publication tardive de ce récit sur la Résistance, rédigé à la Libération, comporte un objectif ouvertement didactique, celui de prévenir les jeunes générations du danger d'oublier les leçons du passé. Présent à Cadix lors du soulèvement nationaliste dont le but n'était autre que "la pure défense du coffre-fort, du pâturage à taureaux qui avait failli servir à cultiver du blé, la levée des privilégiés contre la menace de quelques progrès" (p.72), témoin effrayé des atrocités commises par les rebelles au nom de leur "justice", Bréal s'engagea avec "foi et ardeur" pour endiguer le fléau fasciste; comme il l'indiquera avec rage et émotion, "ce fut notre guerre", celle "qui nous

concernait dans nos attachements essentiels, où était en jeu le sort de tous nos espoirs" (p.71). Aussi, après plus de deux ans de combat, lui comme tant d'autres<sup>46</sup> vécurent la capitulation du dernier rempart républicain comme une défaite personnelle, la "fin des fins" (p.72); d'autant plus que l'arrêt des hostilités, loin de sceller une quelconque réconciliation nationale, inaugurerait une interminable "ère de vengeance" (p.73): Franco n'avait-il pas parlé de "faire fusiller la moitié de l'Espagne?" (p.16). Fustigeant les évêques qui bénirent les canons franquistes, Kinds dénonce la complicité de l'Eglise dans les innombrables condamnations pour "rébellion armée" prononcées contre ceux qui ne firent que respecter la légalité. "Et dans tous les jugements il y avait "assassinat de prêtres". Formule automatique" (p.73). Dans son long et émouvant témoignage, le jeune résistant français rappelle donc ce que représenta, pour le petit peuple espagnol et pour tous les idéalistes de la génération de Kinds, l'anéantissement de la République espagnole: la fin d'une formidable espérance.

De la même génération qu'Ayguesparse et Kinds, **Jean Delaet**, qui vécut à Barcelone en 1933-1934 et y assista à la détérioration du climat socio-politique: la F.A.I. s'y développait en toute liberté et la ville était secouée quotidiennement par des attentats anarchistes, relate dans *La Pourpre des Innocents*<sup>47</sup>, sur la foi de témoins présents sur place et de documents historiques, les événements qui ébranlèrent la capitale catalane durant les quarante-huit heures postérieures au soulèvement militaire. Il évite soigneusement tout manichéisme: d'une part, s'il signale la nervosité du Frente popular qui bouscula le pays après sa victoire électorale, le romancier reconnaît que la tâche du cabinet était gigantesque: "détruire un esprit despotique vieux de plus d'un millénaire" (p.12); d'autre part, s'il dénonce la cruauté des factieux et leur responsabilité dans l'explosion de haine et de violence, il condamne aussi la folie vengeresse et la justice sommaire des vainqueurs provisoires. Comme Kinds et Ayguesparse<sup>48</sup>, Delaet présente cette guerre comme un affrontement entre deux formes inconciliables de société, entre une vision progressiste et une conception féodale de la civilisation: témoin la réaction instantanée du petit peuple de Barcelone prêt à résister jusqu'au bout aux forces d'oppression, à se sacrifier pour défendre son droit à la liberté, à la justice, à la dignité et au rêve, autant de droits "vieux comme le monde" (p.80).

Dans *Les chemins de Rome*<sup>49</sup>, une ample fresque "à clé" où il entremêle habilement événements historiques et souvenirs autobio-

graphiques, l'avocat **Paul-Aloïse De Bock** relate comment, grâce aux affaires de l'anarchiste Berneri, en 1927, et du militant socialiste Fernando de Rosa<sup>50</sup>, en 1929, il fut amené à fréquenter des *fuorusciti* de conditions très diverses; le destin tragique de ces clients peu ordinaires constituait assurément un argument romanesque de choix. Pour nombre d'antifascistes italiens chassés de leur pays par le régime mussolinien, *les chemins de Rome* passaient par Madrid. Significativement De Bock intitule "La vue de Rome" le chapitre où son héros Giovanni Giovannelli, le double de Rosa, se décide à entreprendre ce détour. A travers leurs échanges, le socialiste Giovannelli et l'anarchiste Ruboni considèrent les diverses pratiques militantes et les moyens d'action pouvant être mis en oeuvre pour atteindre le but commun, la mort du fascisme. Regrettant amèrement les divisions et les rivalités qui minèrent le camp républicain, De Bock condamne fermement les méthodes odieuses utilisées par les staliniens contre les anarchistes, notamment à Barcelone en mai 1937. Par ailleurs, il dénonce les exécutions sommaires menées à bien par les rebelles: après la libération de l'Alcazar de Tolède, les prisonniers étaient emmenés au-delà du Tage pour y creuser leur fosse commune. Enfin, s'il dit comprendre la présence d'Italiens, dopés par la propagande, dans les rangs nationalistes, il ne peut admettre celle de Français.

En composant *Le Mont des Oliviers*<sup>51</sup>, **Marie-Thérèse Bodart** désirait "apporter son témoignage à l'histoire spirituelle de son temps" (p.137). La partie centrale, intitulée le "Cahier d'Agnès" est le récit-confession autobiographique de l'existence tourmentée de cette moniale de la communauté de Chevreuse. La sérénité chèrement conquise au cours de plusieurs années de lutte et de prière sera brisée par la réapparition de sa soeur Christine, une militante syndicaliste, venue lui annoncer son départ pour l'Espagne et son engagement au service de la République; car, pour la recluse, même si "des églises transformées en fortins ne sont plus l'Eglise, Christine allait s'engager dans les rangs des Rouges, tueurs de nonnes et de prêtres" (p.114). Aucune des mises en garde ou supplications ne retiendra celle pour qui l'Eglise espagnole, "un clan de factieux" (p.115), a trahi sa mission, celle de défendre le peuple, mais qui confesse s'engager avant tout dans l'espoir d'y recouvrer la paix intérieure perdue depuis le meurtre de son amant. Tombée aux mains des phalangistes et accusée d'espionnage, Christine, priera sa cadette de faire intervenir Mgr de Corps-Dieu, bien connu

en Espagne; le temps qu'Agnès gaspillera à considérer le destin de sa soeur, à demander que, seulement, elle se confessât, et son évanouissement postérieur, partant l'intervention tardive de l'ecclésiastique, causeront l'exécution de Christine, fusillée après qu'un prêtre espagnol l'a assistée, à sa demande. Dès lors, la santé de la moniale, rongée par le remords, se dégradera rapidement.

Pour ceux qui eurent vingt ans au début des années trente, la guerre d'Espagne et celle qu'elle préparait déjouèrent bien des rêves de jeunesse.

Dans *Les années courtes*<sup>52</sup>, un livre de mémoires et d'adieux au pan belge de sa vie, **Louis Carette**, alias **Félicien Marceau**, se souvient de l'époque de son service militaire, contemporain de la guerre d'Espagne. Il y rappelle le profond malaise vécu par les catholiques antifascistes belges, écartelés entre l'anticatholicisme patent des républicains et la prompte adhésion de l'Eglise à la cause franquiste, et confie leur apaisement lorsqu'ils apprirent la loyauté de certains catholiques espagnols -notamment des Basques- envers la République: "La cause de la démocratie espagnole était juste" (p.282). Il y stigmatise aussi les gouvernements démocratiques, bourgeois et de gauche (celui de Léon Blum), qui, au mépris de toute justice et à la stupeur de beaucoup de leurs concitoyens, élaborèrent une politique de non-intervention et laissèrent un gouvernement légal périr sous les coups des fascistes. Cette critique adressée aux dirigeants "démocrates" d'avoir failli à leur devoir, d'être en grande partie responsables de la désaffection de certains de leurs concitoyens pour les valeurs démocratiques et de leur attrait pour les pouvoirs totalitaires, Carette-Marceau la formule aussi dans deux romans publiés le premier sous l'Occupation, le second quelque quarante-cinq ans plus tard. Brièvement il y évoque la guerre d'Espagne et quelques-unes de ses conséquences pour les vaincus.

Dans *Cadavre exquis*<sup>53</sup>. Carette offre un panorama désabusé de la société européenne, et plus spécialement de la belge, à la veille de la Deuxième Guerre: lâches, égoïstes ou aveugles, ses personnages d'origines et d'idéologies diverses sont, pour la plupart, prêts à toutes les compromissions pour sauvegarder aussi longtemps que possible un petit confort quotidien de plus en plus menacé. De cette galerie de sinistres individus fictifs ou "à clefs", retenons Charles Allard-Joux, le ministre socialiste des Affaires étrangères dont les propos fascistes

contre les émigrés permettent d'apprécier la mentalité des milieux intellectuels et politiques belges de l'époque; il est vrai que le sordide Sanche Manacor, exilé à Bruxelles et vivant de combines inavouables, n'éveille guère la compassion de son entourage; son analyse de la situation est d'ailleurs loin de faire l'unanimité: que cette guerre oppose fascistes et antifascistes n'est point si évident: ne suffit-il pas de demander à l'industriel hollandais Van Bossum si ses intérêts dans les phosphates ne lui inspirent pas quelques préférences? Quant à l'historien Paul Lecroix-Lachenal, il héberge ses deux petites-filles espagnoles qu'il élève avec une indifférence dont il ne sort que pour commenter les bulletins de la petite ou s'intéresser aux relations de la grande! Plus burlesque, *Les passions partagées*<sup>54</sup> présente une famille de la province française dont la plupart des membres semblent totalement imperméables aux convulsions qui secouent leur siècle. A travers quelques allusions plus ou moins anecdotiques à l'Espagne, Félicien Marceau dépeint principalement la situation des réfugiés antifranquistes, suspects de tous les attentats terroristes, point de mire constant de la police.

La passion de **Henri Cornélus** pour la pêche le mènera dans le Golfe de Gascogne; témoin lucide et indigné au large des côtes d'Espagne, l'auteur de *Ceux de la dure patience*<sup>55</sup>, des nouvelles sur le monde des thoniers, y évoque, dans "Il n'y a plus de Pyrénées"<sup>56</sup>, le martyre des Basques et les relations de voisinage difficiles entre marins espagnols et français; ces tensions n'excluent toutefois pas la compassion de ceux-ci pour ces frères tyrannisés et affamés: une profonde émotion les étreint tous dès que Legorburu entonne le *Guernikako Arbola*, proscrit en Espagne, ce chant de l'indépendance et "de la liberté basque, la sève jaillie du tronc de cet arbre autour duquel, voici pas très longtemps, tout avait été détruit par ceux que les Espagnols avaient appelés, par-dessus les Pyrénées, pour écraser d'autres Espagnols" (p.68). Cornélus, qui impute la défaite républicaine aux pays démocratiques, dénonce plus particulièrement la responsabilité de la France et de sa population basque restée passive devant l'infamie -"Rappelez-vous Guernica! Y reste plus rien de Guernica! Ce sont les Allemands qui ont rasé Guernica, les avions allemands!" (p.77) -, et ce malgré les avertissements et les récits horribles -"Y disent que les Maures sont terribles. Y font jamais de prisonniers"

(p.72) – des brigadistes venus en Espagne “pour défendre une cause à laquelle ils avaient été prêts à sacrifier jusqu’à la dernière goutte de leur sang”<sup>57</sup>.

Cette Espagne du mensonge et de l’angoisse, de la douleur et de la délation, pareille à “L’arbre mort d’Arcos”<sup>58</sup>, où la liberté est étouffée et la justice passée au fil de la baïonnette des guardias, où le sort de nombreux “êtres hagards promis aux fusillades de l’aube”<sup>59</sup> dépend d’une bureaucratie capricieuse, où la foi et l’ignorance vont de pair et où le Christ lui-même est crucifié, Cornélus ne cesse d’y penser<sup>60</sup>. C’est l’Espagne de la fin des années soixante qui sert de cadre aux *Hidalgos*<sup>61</sup>: une Espagne féodale et encore marquée des stigmates d’une guerre qui prépara “l’hallucinant carnage européen”<sup>62</sup>; une Espagne, refuge des tortionnaires nazis, noire et misérable, noble et fière, superstitieuse et fanatique, soucieuse de la vertu de ses citoyens, où le culte de la personnalité n’a rien perdu de sa vigueur, où certains jeunes, modelés par la propagande, sont plus conformistes que leurs aînés, un pays où Dieu semble ne faire de miracles qu’à l’intention des possédants, où les hérétiques sont taxés de communisme, où les transistors diffusent des discours d’orateurs déclarant que la foi est la base véritable sur laquelle peuvent s’édifier les civilisations, que l’ouvrier espagnol, bien payé et protégé par cette foi, est heureux malgré ce que prétendent “des fauteurs de troubles inspirés par une idéologie diabolique”<sup>63</sup>, mais aussi une Espagne où l’Eglise inquisitoriale, telle une vieille barque, prend eau de partout, une Espagne envahie par des touristes athées, protestants ou juifs, des suppôts du diable en dépit des devises qu’ils apportent. Cornélus nous raconte également la vie de Vicente qui, contrairement aux jeunes de son village condamnés à devenir contrebandiers pour ne pas mourir de faim, émigre à Bruxelles; il y apprendra à baisser la tête et à supporter les réflexions xénophobes de la population autochtone<sup>64</sup>.

Pour ceux qui étaient adolescents à l’époque, la guerre d’Espagne brisa trop tôt leur innocence, *abolit leur espérance* de grandir dans un monde pacifique; ainsi en témoignent **Roger Foulon** et **Hubert Nyssen** dans des romans à forte dose autobiographique.

Dans *L’Espérance abolie*<sup>65</sup>, **Roger Foulon** brosse l’(auto)portrait d’un enfant né au début des années folles et qui, déçu par la réalité du monde, décide de s’en consoler en puisant à pleines mains dans le rêve et les fantasmes; très vite, il comprendra que la paroi dé-

partageant les deux univers ne peut résister aux coups de boutoir des événements qui ensanglanteront le vieux continent dès la moitié de la décennie suivante. Pour nombre de ces jeunes, les horreurs de la guerre d'Espagne anéantirent leurs "plus riches espérances" (p.41). Foulon adulte se souvient du grondement des panzers, des "bombardements terroristes" (p.42) réalisés par les pilotes allemands et italiens, de la terreur semée par la Légion Condor et du "rauque aboi des dictateurs [qui] répondait aux cris des égorgés de Guernica" (p.40). Les "mythologies" qui peuplèrent sa jeunesse, telle celle de son père sur le front de l'Yser, y acquièrent une tragique vérité révélée par les "actualités" montrant des scènes atroces en provenance d'Espagne et d'ailleurs: "Des colonnes de réfugiés hagards, emmitouffés dans des couvertures, franchissaient les Pyrénées. Partout, ce n'était que cadavres, blessés, villes en ruine" (p.57); "Sous une pluie battante, en Espagne, les camions franquistes fonçaient vers Madrid. [...]. Partout, on hurlait, on violait, on pillait. J'étais au plus épais de la mêlée" (p.58). Lors de l'invasion de la Belgique, la guerre se révélera à lui dans toute son inhumanité. *L'Espérance* à laquelle il s'accroche avec folie et détermination sera bientôt définitivement abolie.

C'est par les réfugiés accueillis par son père que **Hubert Nyssen** entra en contact avec la guerre d'Espagne. Dans *Le nom de l'arbre*<sup>66</sup>, une fresque de la société belge entre 1930 et 1960, le romancier évoque quelques-uns des épisodes qui secouèrent le royaume dans la décennie trente; la guerre d'Espagne, avec laquelle, dit-il, son père éveilla sa conscience, y occupe une place privilégiée: "Serait-elle contagieuse? Un pronunciamiento obligerait-il un jour à se battre contre un adversaire de l'intérieur?" (p.139). Quelques années plus tard, et après que les premières bombes larguées sur la Belgique rappellent celles tombées sur Bilbao, Barcelone et Madrid – "ces noms continuaient de battre tambour dans la conscience" (p.219) –, il sera en mesure de reprocher à la génération de son père – "la génération pour rien" (p.229) – d'avoir été trop veule pour réagir énergiquement aux dangers qui menaçaient l'Europe et d'avoir protesté contre la non-intervention et "les atrocités franquistes – Oui, je revois un fascicule dans lequel des dessins d'enfants exprimaient la terreur provoquée par les escadrilles de la Légion Condor" (p.130) – en organisant des *fancy-fair* espagnoles!: "Avez-vous jamais entendu que les Allemands organisaient des kermesses à la bière pour soutenir les nationalistes? Des bombes et des

avons pour les bombes, oui..." (p.134). Il se souvient également d'un ex-lieutenant républicain rencontré à Bruxelles après la guerre et qui, lorsqu'il ne récitait pas des vers de Lorca ou ne chantait pas, "comme si la Belgique était franquiste" (p.263), *Y mientras dure esta canalla no cesaremos de decir trágala...*, ressassait une histoire traumatisante, celle d'un pont qu'il dut se résigner à faire sauter, freinant ainsi l'avancée des franquistes mais coupant définitivement la route aux réfugiés. Le narrateur se rappelle aussi avoir participé à l'époque à une manifestation estudiantine destinée à protester contre le retour de professeurs ayant sympathisé avec l'occupant et au cours de laquelle ils s'en furent barbouiller la façade de la mission diplomatique espagnole d'injures au "Caudillo qui procédait à des liquidations sournoises au moment où les démocraties n'auraient dû faire de lui qu'une bouchée" (p.45).

Car, ainsi qu'en témoigne Carmen Soler dans *Confrérie de la trahison*<sup>67</sup> de **Henri Ferval**, la folle attente que la Libération fit naître chez les républicains, celle de voir le monde vaincre partout le fascisme et libérer leur pays de la dictature franquiste, fut rapidement frustrée.

C'est un destin aussi tragique que nous relate l'écrivain catholique **Jacqueline de Boule** dans *Le desperado*<sup>68</sup>, celui de l'officier républicain Luis Miguel Pereiro, surnommé "le Prêtre Rouge", condamné le 18 novembre 1937 par un tribunal nationaliste à la peine capitale avant de bénéficier d'une remise de peine. Profondément chrétienne, la romancière désapprouve certes les persécutions exercées contre le clergé mais accuse celui-ci d'avoir pris le parti des rebelles contre le peuple; très critique envers l'état moral d'une certaine Eglise hypocrite et trahissant les enseignements du Christ, dénonçant le régime carcéral barbare et l'inhumaine "justice" franquiste, elle considère que les exécutions de nombreux religieux et catholiques fervents par les nationalistes suffisent à désamorcer le mythe de la croisade. Les horreurs dont Luis Miguel est témoin sur le terrain, le monde s'en repaît à travers les actualités filmées: nonnes assassinées, sépultures profanées, cadavres républicains sauvagement émasculés selon un rite islamique, Christs fusillés,... Et même si de Boule offre davantage de détails sur les atrocités perpétrées par les républicains, dans cette spirale sanguinaire, les deux camps n'ont rien à s'envier: nul ne possède le monopole de l'héroïsme ou de la lâcheté. Par ailleurs, si elle reconnaît l'écrasante suprématie militaire des franquistes soutenus par les aviations fascistes, la romancière attribue la défaite de la République



principalement au gaspillage, à l'indiscipline et à la carence de ses cadres militaires. La description grotesque qu'elle fournit des anarchistes, des êtres mi-idéalistes, mi-bestiaux qui compensent leur excentricité et leur abjection, par un esprit débordant de sacrifice et de fraternité, n'est qu'un des stéréotypes qui abondent dans ce récit souvent moralisant où l'auteur affectionne le paradoxe et l'ambiguïté. Après sa libération obtenue au prix d'une confession publique de Rouge, Luis Miguel fera partie de ces vaincus voués au désespoir et à l'errance. Les espoirs nés du débarquement de Normandie déçus: "rien ne bougea dans l'Espagne, immuable, éternelle" (p.134), il gagnera la France inhospitalière aux gens de son espèce pour s'y abandonner à son désarroi et... à des interprétations délirantes sur les causes de la guerre, de la misère et des inégalités qui affligent sa patrie. Pour les bannis, le retour au pays relève du leurre: pourri jusqu'à la moelle, le régime franquiste multiplie impitoyablement les exclus et favorise la clochardisation et la mendicité qu'il condamne hypocritement; seuls les "bons franquistes" (p.119) y ont leur place. Mais Luis Miguel ne résistera pas non plus à l'appel nostalgique du sol natal. Sans doute pourrait-il faire sienne cette confession d'un réfugié espagnol au résistant Albert Van de Wilde dans *Volo "Je veux"*<sup>69</sup> de **Madeleine Haller**: "Que veux-tu, j'aime mon pays, j'ai joué, j'ai perdu" (p.117).

Dans ses *Souvenirs à bout portant*<sup>70</sup>, **Robert Goffin** relate brièvement l'exode général de mai 1940 et sa fuite aux Etats-Unis via l'Espagne et le Portugal. A New York, l'anti-rexiste publie des romans d'aventure et d'espionnage saupoudrés de souvenirs et de sentiments personnels, tel *Les cavaliers de la déroute*<sup>71</sup>, un réquisitoire accablant contre ceux qui se disaient les guides spirituels ou éclairés de leurs concitoyens mais qui, à l'heure de vérité, faillirent lamentablement à leur mission. A cet effet, Goffin rappelle que le destin de l'Europe se décida lorsque les démocraties laissèrent les nazis exécuter leur premier pogrome: l'Espagne n'était qu'une étape de la politique impérialiste d'Hitler. Fermant l'oreille aux avertissements qui lui venaient d'outre-Pyrénées, incapable de saisir l'enjeu du conflit espagnol – que les républicains défendaient non seulement leur propre liberté mais aussi celle de la France et de la Belgique, l'"élite belge" salua, enthousiaste, la victoire des nationalistes; car, pour ces futurs *cavaliers de la déroute* qui amalgamaient République et communisme, Hitler et Mussolini n'étaient-ils pas le meilleur bouclier contre la peste rouge? Comme

nombre de ceux qui traversèrent l'Espagne franquiste, "patrie de misère et de pauvreté!" (p.303), au cours de la Deuxième Guerre, Goffin découvre un pays meurtri, martyrisé, exsangue. La vision est apocalyptique: partout, dans cette contrée revenue, semble-t-il, à l'époque médiévale et où la Gestapo règne en maître, ce ne sont que ruines humaines et matérielles. L'extrême richesse et le luxe ostentatoire y côtoient scandaleusement la plus effroyable détresse. A Madrid, Goffin sera témoin de ce violent contraste; les quartiers ouvriers peuent la misère et le peuple crève de faim; comme le lui signalera un garçon de café, le vainqueur ne se doit-il pas de rembourser ses complices? Hypocrite et corrompu, vendu à l'Allemagne nazie, le régime poursuit implacablement les clochards et les mendiants que ses propres mesures d'exclusion engendrent à foison.

Né durant l'Occupation, **François Weyergans** peint dans *Les figurants*<sup>72</sup> une vaste fresque de ce que fut la vie socio-politique française et européenne de 1900 à 1980. Les générations de "figurants" qui s'y succèdent, des petits-bourgeois issus de la province française, forment une galerie d'individus ternes, hormis de rares exceptions, sortes d'antihéros menant une existence à la petite semaine. Passant en revue les tragédies et les rares moments de bonheur qui jalonnèrent ce siècle chaotique, l'auteur dénonce les atrocités et les lâchetés dont les humains sont capables et coupables, quels que soient leur condition ou le régime sous lequel ils les commettent. Parmi ces drames, la guerre d'Espagne fut un de ceux qui divisèrent le plus la société française et belge, provoquant de véritables conflits familiaux. Ainsi en fut-il chez les Lortigier dans *Les mal-pensants* d'Ayguespars ou chez les Fervières dans *Les roseaux noirs* de Bodart. Tel est aussi le cas chez les Ducal, car l'engagement du "Gribouille de la famille" dans les Brigades internationales sera la source de fortes dissensions entre ses proches. Et pourtant cet enrôlement résolu, comme sa participation au maquis où il retrouvera quelque camarades connus en Vieille-Castille, n'est qu'une étape logique du combat permanent que ce communiste livre depuis vingt-cinq ans en faveur de la libération de l'homme. Il est vrai qu'à l'époque, Marcel approche de la cinquantaine! Comme nombre de ses collègues, à l'heure d'inventorier les motifs de la défaite, Weyergans blâme "le révoltant lâchage des républicains espagnols par la France officielle" (p117). Des autorités qui, dit-il, n'auront pas même

la dignité de rompre les relations diplomatiques avec l'Espagne franquiste lors de l'ultime forfait du despote quelques mois avant sa mort: l'exécution de cinq jeunes militants basques<sup>73</sup>.

### **La geste des Nothomb**

En 1952, sous le pseudonyme de **Julien Segnaire, Paul Nothomb** publie *La Rançon*<sup>74</sup>, un court roman dont le cadre spatio-temporel est identique à celui de *L'Espoir* de Malraux: la guerre d'Espagne, de l'été 1936 au début de l'année 1937. Mais curieusement, celui qui fut le "commissaire politique" des escadrilles *España* et *Malraux* et que l'écrivain français représenta sous les traits de l'héroïque Attignies, s'y dédouble en Atrier, un personnage énigmatique, trahi par les hommes qu'il avait choisi de servir, injustement accusé par le Parti d'être un "fasciste" et un "ennemi du peuple", un anti-héros habité de pulsions suicidaires et en proie à un violent conflit existentiel, et en Grandel, un piètre commissaire politique, aussi insupportable que les autres militants communistes et qui ne gagnera l'estime de son commandant – et du lecteur – qu'en perdant le Parti de vue. Dès le début, le commandant Réaux, qui comprend la souffrance difficilement confessable de son pilote et lui témoigne sa confiance, est appelé à jouer un rôle primordial dans son processus de récupération et de réhabilitation. Ce n'est qu'au terme d'une douloureuse confession libératoire -cette lourde *rançon* qu'il accepte de payer- que le troublant alter ego de Nothomb sentira renaître en lui un homme capable d'assumer son moi et son histoire. Ainsi donc, les quelques mois passés aux côtés du fascinant Malraux inspirent à Nothomb une fiction-confession au titre noir, défaitiste, en contradiction totale avec les reportages enthousiastes qu'il rédigea à l'époque pour le quotidien communiste *La Voix du Peuple*<sup>75</sup> -ainsi qu'avec les articles et les livres publiés ultérieurement<sup>76</sup>; de toute évidence, la vie du héros a basculé dans l'entretemps. Les intentions du romancier Segnaire diffèrent donc radicalement des préoccupations qui poussèrent les écrivains recensés plus haut à évoquer la guerre d'Espagne dans des oeuvres de fiction. Pour cet ancien stalinien accusé de trahison pendant la Deuxième Guerre et banni par ses anciens camarades de combat qui tenteront même de l'éliminer, le choix d'un pseudonyme d'origine ibérique (La Señera) et le rappel de ses prouesses espagnoles ne sont-ils pas la meilleure preuve de sa fidélité à la cause antifasciste et la thérapie idéale contre les sentiments de

culpabilité qui l'assaillent? Dans ses romans cathartiques et d'introspection<sup>77</sup>, et plus spécialement dans *La Rançon* où il rend hommage à Malraux avec lequel il se sent doublement "en dette": pour la formidable aventure partagée en Espagne comme pour le réconfort vital qu'il lui offrit une dizaine d'années plus tard, Nothomb paraît vouloir s'affranchir à jamais de fantasmes oppressants, se débarrasser... des cadavres qui encombrant son placard. La lecture du *Délire logique*<sup>78</sup> où il relate en détail, à travers le personnage d'un résistant, ancien héros d'Espagne arrêté par la Gestapo, la tragi-comédie de sa "conversion" feinte à la doctrine nationale-socialiste et les conséquences dramatiques pour ses camarades communistes, permet de les dénombrer.

Fervent avocat de la cause franquiste durant la guerre d'Espagne, le sénateur catholique et anticommuniste **Pierre Nothomb** – le père de Paul – publiera entre 1944 et 1962 les cinq volumes du cycle patriotique d'Olzheim<sup>79</sup>. Les deux premiers tomes de cette geste moderne, étonnante mise en scène de l'Europe de 1936 à 1960, où se mêlent intimement la pure fiction et l'actualité la plus brûlante, où se croisent des personnalités bien connues des lecteurs et des personnages imaginaires, furent rédigés au fil même des événements historiques qu'ils décrivent et parurent sous le pseudonyme d'**Henri Créange**. L'auteur y fait en partie acte de contrition: à cette époque, conscient de l'inanité de ses rêves mythiques carolingiens, Pierre Nothomb a aussi compris que la révolution hitlérienne, loin de remembrer l'Europe, la mène droit au gouffre.

Le deuxième volume, *Les Elie-Beaucourt*<sup>80</sup>, témoignage de première main sur la vie socio-politique belge et européenne durant l'Occupation, relate de manière fictionnelle le drame familial des Nothomb. Pierre Nothomb s'y incarne en deux personnages: Jean-Lothaire d'Olzheim et Georges Elie-Beaucourt.

Lors d'un voyage outre-Pyrénées, le prince d'Olzheim sera amené à reconsidérer certains de ses préjugés pro-franquistes: lui qui voyait naguère en Franco le sauveur de l'Espagne et de la chrétienté y découvre, outre l'effroyable misère populaire, la face cachée de cette dictature impitoyable, cautionnée par une Eglise catholique éloignée de sa vocation sociale, et agitant le spectre communiste comme s'il s'agissait du seul péril à esquiver. Bien qu'il considère encore la victoire nationaliste "comme un bienfait" (p.141), le carolingien critique durement

le nouveau régime qui n'a su se montrer fidèle à sa mission en principe humaniste et condamne les accointances de Franco avec Hitler. Il est donc loin le temps où celui qui fut l'ami du Duce et de Degrelle évoquait le "chevaleresque et réaliste général Franco"<sup>81</sup>.

Grand industriel et sénateur influent du parti catholique, Elie-Beaucourt endure stoïquement le destin tragique de ses fils: l'aîné meurt en captivité tandis que le cadet offre sa vie pour sauver celle de quelques aviateurs anglais qu'il est chargé de faire passer en Espagne. Seul lui reste Bruno, le double romanesque de Paul Nothomb, dont le parcours du combattant est relaté ici de façon partielle, voire hypocrite. Fort discret sur les mois pendant lesquels ce fils exposa sa vie en Espagne à la tête "d'une escadrille de l'armée rouge" (p.36), dans "son combat héroïque mais sacrilège parmi les ennemis de Dieu, les négateurs de l'homme et de l'âme" (p.38), Créange se garde bien de faire allusion aux mesures vexatoires prises par les autorités belges contre les volontaires retour d'Espagne républicaine; bien au contraire: il ne tient qu'à Bruno, qui, affirme-t-il, s'est exclu volontairement de l'armée, de revenir sur sa décision, et à une intervention de son père qu'il récupère le poste dont il a démissionné! Il est vrai qu'en 1945, l'époque où le sénateur rédigeait son roman, l'heure était à la prudence, d'autant plus que la situation juridique de Paul était des plus incommode! Par ailleurs, en chargeant un narrateur neutre de présenter la douloureuse conversion feinte de son fils au national-socialisme comme un acte de patriotisme ordonné par le chef de la Résistance, l'écrivain n'obtient-il pas de l'opinion publique l'acquiescement pur et simple de son rejeton? Le récit, par un nazi, de son évasion au cours de laquelle Bruno abat deux soldats allemands, outre qu'il dément les soi-disant complicités dont le prisonnier aurait profité, ne vise-t-il pas à le relaxer aux yeux de son père et de la société? L'habile plaidoirie se prolonge jusqu'au bout du roman et se transforme peu à peu en un réquisitoire contre les vrais traîtres, les "terroristes-patriotes" rexistes, ceux dont Bruno eut soin de se démarquer dès le début, ceux dont l'industriel sera le souffre-douleur. Le fait d'exagérer le rôle de Bruno en Espagne et au sein du P.C. n'était-ce pas aussi une façon adroite de préparer l'heureux dénouement? Chargé par le prince d'Olzheim en personne d'empêcher une faction communiste de la Résistance de tenter un putsch lors de l'entrée des Alliés dans Bruxelles, le fils rebelle a le

pouvoir de sauver sa patrie – et accessoirement son parti – et en fait bel usage. L'honneur des Nothomb est sauf, ainsi que le prétendait le patriarche.

Au début des années septante, le mémoraliste **Daniel Gillès de Pélichy** s'inspire de la geste des Nothomb pour écrire *Le Cinquième Commandement*<sup>82</sup>, un ample tableau où le comportement souvent indigne du gotha belge de 1938 à 1943 est décrit avec la sévérité requise. Puisant dans ses souvenirs et son itinéraire personnels la substance de ce roman-fleuve biographique et autobiographique, l'aristocrate et ex-résistant raconte sans la moindre complaisance les faits et gestes de sa génération et de sa classe durant cette sombre époque. L'incurie des responsables et des nantis corrompus et/ou inaptes à accomplir la mission qui leur incombait permit au fascisme, en Belgique comme ailleurs, de se faire une place au soleil. Tout drame agit comme un puissant révélateur: "drôle" ou réelle, la guerre différencie les héros des vendus, distingue les nobles de coeur, d'âme et d'esprit de ceux qui n'en arborent qu'artificiellement et injustement le titre.

Barcelone, fin septembre 1938. Couché sur son lit d'hôpital, Luc, le fils aîné du sénateur catholique Harold de Mellery, qui s'est enrôlé dans les Brigades internationales essentiellement par dégoût et rejet des siens, a tout le loisir de s'interroger sur le sens réel de son engagement, sur la politique suivie par les communistes dans l'enfer espagnol, sur le brusque et inexplicable retrait des Brigades du front à la suite des pourparlers de Genève, sur le traitement ignoble réservé par la République aux héros brigadistes -une ignominie qui tranche avec la reconnaissance émouvante du peuple espagnol pour ces hommes accourus de partout l'épauler dans son combat antifasciste-, ainsi que sur les principaux motifs de l'imminente défaite: s'il peut invoquer la lâcheté et la dérobade des gouvernements démocrates, la non-intervention, l'incompétence flagrante de la S.D.N., les décisions militaires contradictoires du gouvernement de Madrid, l'incurie minant l'armée républicaine, l'anarchisme – et pourtant Gillès semble de coeur avec les anarchistes-, le refus de l'ordre poussé jusqu'à la revendication au désordre, la désunion, la pagaille,..., ce qu'il ne cesse et ne cessera de mettre en relief, c'est la discipline odieuse et inhumaine imposée par l'Union soviétique à son allié: sous la houlette d'un André Marty – appelé justement "le boucher d'Albacete" – dictateur, vindicatif, vulgaire et démagogue, sous prétexte de combattre la gangrène défaitiste,

au nom de la révolution prolétarienne et de l'efficacité, la plupart des commissaires politiques ont réussi à étouffer la foi et l'idéalisme des plus vaillants volontaires. Quant à l'aveuglement des communistes occidentaux et de certains sympathisants qui, dans la Péninsule, purent pourtant assister en direct aux épurations brutales et aux exécutions sommaires de 1937, aux crimes perpétrés par la police secrète russe, notamment contre les anarchistes et les autonomistes catalans, comment l'interpréter sinon comme du dangereux fanatisme? N'ont-ils pas eu vent, eux aussi, du sort réservé aux anciens d'Espagne rentrés en URSS? Et que penser de ces illustres voyageurs et écrivains qui, après leur séjour au pays de Staline, se répandirent en éloges sur son régime: mauvaise foi ou cécité? Les prises de position de Malraux, jugées ambiguës, voire machiavéliques, par Gillès, n'échapperont pas non plus à sa critique.

Seul à connaître le désarroi de son frère qui, dans ses lettres, dénonçait la lâcheté et la capitulation des démocrates devant le fascisme, les volte-face de Léon Blum, le jeu équivoque de l'Angleterre, le triomphe de "l'ignoble morale de l'autruche, celle de Giraudoux dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, "une minute de paix, c'est toujours bon à prendre" (1974, p.301), Donat ira chercher son aîné en Catalogne. Lui qui a l'habitude de fréquenter à Louvain des jeunes blasés à la mine satisfaite, accusant les "aventuriers" auxquels "l'élite naturelle" a cédé les rênes du pouvoir d'être coupables du piteux état de la société, disposés à acclamer le premier charlatan apte à les secouer de leur apathie, lecteurs de Degrelle et de Brasillach dont ils approuvent les idées notamment sur l'Espagne où se déroule, dit-on, une guerre sainte contre les athées, les anarchistes et les communistes, fera le voyage en compagnie d'officiers français envoyés à Barcelone pour former la Commission d'enquête chargée de contrôler le rapatriement des brigadistes; leur idéologie fasciste, identique à celle de la plupart des diplomates et délégués en poste à Londres, et expliquant à elle seule la faillite du Comité de non-intervention, ne laissait présager rien de bon pour ceux que la République licenciait honteusement après deux ans de bons et loyaux services. A son tour, Donat découvrira bientôt les "réalités de la guerre", sous la conduite et à l'écoute de Luc qui, contrastant le communisme entre camarades et celui du parti et de ses chefs où la loyauté, la confiance et le respect sont souvent foulés aux pieds, le met en garde contre les prétendues vertus louées par

Malraux et Montherlant. Toutefois, ajoute-t-il, si cette guerre est une guerre de religion – puisque telle est, selon Donat, la vision qu'en ont la plupart des Belges – ou une croisade contre le communisme impie et destructeur de toutes les valeurs morales et spirituelles – ainsi que le proclame "l'honorable sénateur" dans ses allocutions –, en aucune manière il ne douterait d'avoir combattu du côté des vrais croisés, d'avoir pris le parti des gens du peuple généreux, solidaires et loyaux alors que leur milieu bien-pensant et prêchant l'amour du prochain ne cesse de les duper.

De retour en Belgique, fort de son expérience dans les Brigades, celui qui, comme les anciens d'Espagne, sera victime de la répression parfois sournoise des autorités policières et judiciaires, sait que même l'Espagne républicaine, dont la fin est proche, n'est plus un thème valable de propagande pour le P.C. Face à sa femme, une militante fanatique, perturbé de sentir sapée sa foi pour la deuxième fois en cinq ans, et pour des raisons identiques: "Les tares de l'Eglise catholique, il les avait retrouvées dans l'Eglise communiste: même écart entre la doctrine et la réalité, même mépris de l'individu, même exploitation de l'idéalisme des masses par une hiérarchie sournoisement réaliste, même intolérance et dogmatisme. En Espagne, et en particulier à Barcelone, il avait vu ce que signifiait le communisme au pouvoir" (1976, p.171), il libère en vain sa mémoire trop longtemps réprimée. Plus tard, à sa cousine Renata, qui, présente à Rome lors de l'élection du pape anticommuniste Pie XII, souffrit d'y découvrir une Eglise mondaine, tout occupée des intérêts et des intrigues de ce monde – comme le signalait alors la tante Judith, l'Eglise et la noblesse sont deux mondes qui se battent non plus pour leurs idéaux mais pour leurs privilèges et attendent du fascisme qu'il les sauve l'une et l'autre du péril communiste. D'ailleurs, en Espagne, l'Eglise n'est-elle pas le plus fidèle soutien du nouveau régime? –, Luc, qui compare la duperie communiste et l'abomination catholique: "Ici comme là, un pape, des dogmes, une vérité révélée, des excommunications" (p.318), déballe tout, depuis son engagement dans les Brigades jusqu'au suicide du chirurgien russe Boukovski: son isolement d'"aristo pudique" au cours des premières semaines, puis sa découverte de la chaude et vivifiante camaraderie, sa "bonne éducation" qui l'empêchait de hurler de peur au milieu des combats, son émerveillement pour l'héroïsme et l'enthousiasme de ses compagnons, son dégoût pour l'autoritarisme du com-



mandement et du parti comme pour leur méfiance du peuple, les interrogatoires auxquels il fut soumis, ses démêlés avec les commissaires, les arrestations arbitraires et les fusillades de suspects,... Tout y passe, y compris sa déconvenue du matin même à *La Voix du Peuple* où, lassé d'écrire des articles reproduisant les mots d'ordre du Parti, il refusa de corriger un papier qui ne "collait" pas avec la ligne politique imposée.

Dans cette chronique historique, sociale et familiale, grande épopée belge de la Deuxième Guerre et des événements qui la préparèrent, où la guerre d'Espagne n'est qu'une étape dans la politique de démission des démocraties, deux personnages retiennent plus particulièrement notre attention: le sénateur catholique Harold de Mellery et son fils aîné.

Si elle converge parfois avec celle de Paul Nothomb, la trajectoire de Luc de Mellery s'en éloigne nettement en d'autres occasions; ainsi en est-il de leur itinéraire espagnol car, alors que Paul fut une des figures des escadrilles *España* et *Malraux* de septembre 1936 à février 1937, Luc combattit dans les Brigades internationales de la mi-octobre 1936 à la fin septembre 1938. Entrés dans la Résistance, ils ne pourront ni l'un ni l'autre résister aux soins spéciaux de la Gestapo. Mais si leurs anciens camarades communistes se vengeront de leurs "indiscrétions", la justice belge, d'une part, et Gillès, de l'autre, réhabiliteront respectivement Paul Nothomb et Luc, son double romanesque.

Bien plus similaires sont les profils présentés par leurs pères. Dans un Sénat où la reconnaissance officielle du gouvernement nationaliste est le cheval de bataille de quelques parlementaires du calibre de Pierre Nothomb –, l'un et l'autre se font remarquer par leurs interpellations pro-Burgos. L'image qu'ils essaieront de donner des brigadistes – Nothomb lors d'un débat au Sénat en juin 1939, de Mellery lors de la campagne électorale pour les législatives d'avril 1939: "Pour masquer leur défaite, nos adversaires cherchent aujourd'hui à créer une légende à propos des volontaires des Brigades internationales, "héroïques combattants de la liberté", comme le disait avant-hier, à cette même tribune, la citoyenne Isabelle Blume, notre Pasionaria nationale. Dés héros, vraiment, ce ramassis de repris de justice, d'aventuriers et de mauvais garçons, incapables de bien se battre, comme on l'a vu, mais excellents pour fusiller, violer, piller, et incendier les églises? On a les héros qu'on mérite..." (1976, pp.250-251) – provoquera la

réaction immédiate de ces fils qu'ils ont reniés; le 25 juin 1939, dans *La Voix du Peuple*, Paul Nothomb adressera une "Lettre ouverte au sénateur baron Pierre Nothomb": "Vous avez [...] insulté les volontaires d'Espagne, dont je suis, en insinuant qu'ils étaient partis se battre pour de l'argent. [...] / Vous avez menti en parlant de recrutement. Les combattants d'Espagne sont partis se battre en volontaires. [...] / Vous avez menti en parlant de "rabatteurs", d'"exploiteurs de la misère des chômeurs". Vous avez menti, enfin, en disant que 5000 Belges étaient partis en Espagne et que 500 seulement en sont revenus. / "Vous êtes couverts de stupre et de sang", avez-vous conclu en vous adressant à mes camarades communistes de l'Assemblée. Je vous répondrai qu'en calomniant des militants honnêtes de la classe ouvrière, qu'en insultant des hommes qui se sont battus, qu'en voulant salir la cause sacrée de l'héroïque Espagne républicaine, on se couvre soi-même de honte et on s'expose au mépris"; de même, le quotidien communiste imprimera en première page la réponse passionnée de Luc: "Ses camarades n'étaient pas des "repris de justice", mais des "épris de justice sociale", des "aventuriers de l'idéal", les "mauvais garçons" d'une société mauvaise, et qui seraient demain les meilleurs citoyens d'une société plus juste, plus humaine, socialiste. "Ah! bien entendu, nos camarades n'étaient pas des boy-scouts de l'action catholique, tremblant devant les prêtres et les gendarmes. Oui, il leur arrivait de jurer, de se saouler, de se moquer de la discipline. C'étaient des hommes, que diable! Mais surtout des héros, de purs héros, j'en témoigne, moi qui les ai vus se battre à un contre cinq, avec des fusils contre des tanks, pour barrer la route au fascisme international. Ces braves ont été finalement vaincus, et c'est le moment que vous, sénateur et comte, choisissez pour leur cracher à la figure. On a honte pour vous." (1976, p.251).

Ainsi, la répulsion que Luc éprouve à l'égard du communisme officiel ne doit en aucun cas souiller le communisme authentique, celui qui se nourrit de l'abnégation et de la solidarité des camarades, quel que soit leur pedigree. Plus que jamais il veut croire à cette noble cause à laquelle il a sacrifié son intégrité physique: si l'antifascisme a perdu la bataille d'Espagne, il gagnera la guerre qui se prépare. Aussi retrouve-t-il au meeting antifasciste de protestation contre la reconnaissance du gouvernement de Burgos, comme plus tard dans la Résistance, ses compagnons d'Espagne pour qui la doctrine communiste

reste la seule valable.

En guise de conclusion, signalons que, contrairement à leurs homologues pro-nationalistes qui chargent leur plume de passion belliqueuse et exaltent les bienfaits et les pouvoirs soi-disant cathartiques de la guerre, les romanciers antifascistes en dénoncent l'horreur, la barbarie, l'abjection. Loin d'ennoblir les humains, la guerre est source perpétuelle de douleurs physiques et morales; elle déchaîne les instincts les plus bas, elle déshumanise et avilit tous les hommes sans exception, quelles que soient les valeurs pour lesquelles ils prétendent combattre. Car, aussi justifiable soit-il, l'idéal initial se dilue bientôt et débouche inévitablement sur l'atrocité. Dans *Le temps des apôtres*, Alain Baudier se rappelle qu'en Espagne "sur des civières et dans des couvertures passaient des soldats de chair vivante ou morte" (p.12); dans *Les mal-pensants*, lors de la bataille dans la Cité universitaire, Lionel sera vite confronté à la guerre dans toute sa monstruosité: "Autour de moi, ensanglantés, grotesques, voués à l'immobilité, plusieurs de nos camarades gisaient sur le sol humide, déjà pris dans le piège de la mort" (p.78); et cette mort est toujours "hideuse" comme la blessure de son camarade Philippe dont le visage lacéré par un obus n'est plus qu'"un masque atroce, gluant de gelée rouge où le nez livide, aminci, saillait bizarrement" (p.104). Dès son retour d'Espagne, Luc confiera lui aussi à Donat que "Ce que la guerre a de pire, c'est qu'elle supprime l'individu. Très vite tu n'es plus qu'un rouage de la machine à tuer" (1977, p.229).

André Bénit  
Universidad Autónoma de Madrid

## Notes

- <sup>1</sup> Henri Michaux, "Avenir", *Poèmes*, in *Plume précédé de Lointain intérieur*, Gallimard, 1963, p.103.
- <sup>2</sup> Franz Hellens, Robert Vivier, Pierre Hubermont, Hermann Closson, René Verboom, Robert Poulet, Eric de Haulleville, Charles Plisnier, Michel de Ghelderode, Marie Gevers, Camille Poupeye, Marcel Thiry,...
- <sup>3</sup> Revue liégeoise domiciliée à Paris, *Les Feuilletés bleus* publièrent
- <sup>4</sup> Albert Ayguesparse, *Lettres vivantes, deux générations d'écrivains français en Belgique (1945-1975)* (sous la direction d'Adrien Jans), Bruxelles, La Renaissance du livre, 1975, pp.57-58.
- <sup>5</sup> Marc Quaghebeur, "Balises pour l'histoire de nos lettres" dans *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p.58.
- <sup>6</sup> Emilie Noulet, "Le devoir des clercs", *Combat*, 15 juillet 1936, p.4.
- <sup>7</sup> Albert Ayguesparse, "La mission de l'Ecrivain", *Le bibliothécaire*, n°7-8, bulletin mensuel de l'ANBEF, 1977, p.237
- <sup>8</sup> Les accusations qu'ils échangèrent, particulièrement à partir d'août 1937, illustrent les tensions existant à l'époque au sein du camp républicain; les sujets d'affrontement abondaient entre ceux qui s'accusaient respectivement de stalinisme et de fascisme. Le refus de *Combat* de condamner les procès de Moscou et les assassinats politiques de révolutionnaires espagnols le fera traiter de "russophile" et de "stalinien" par *Le Rouge et le Noir*; cet hebdomadaire, antistalinien avant de devenir anticommuniste, considéré par *Combat* comme l'organe hitlérien de Bruxelles, refusait d'adhérer à la stratégie d'unité contre le fascisme prônée par le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes. Le 6 octobre 1937, dans un "Billet à Franz Hellens", membre du Bureau international de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture*, avec lequel il entretient une vive polémique au sujet du régime soviétique et des discours mensongers d'intellectuels au service d'une culture que, dit-il, ils avilissent, Victor Serge donne satiriquement raison à Denis Marion d'après qui la "lâcheté est peut-être pire que la bêtise". D'autres affaires accentueront les divisions: d'une part, l'écho que *Le Rouge et le Noir* rendra des Journées de mai 1937 à Barcelone, d'autre part, les accusations versées contre le capitaine Jean Bastien

et le lieutenant Achille Chavée par un volontaire français, selon lequel les deux avocats belges auraient dirigé des interrogatoires sur ordre du P.C., et qui seront reprises par *Le Rouge et le Noir* qui les sommera de s'expliquer: "Aujourd'hui en Espagne, des combattants accusent... Deux avocats belges ont à répondre de leurs actes" (13 juillet 1938); quinze jours plus tard, le journal publiera le démenti des accusés: "L'odyssée de deux avocats belges en Espagne. Les explications de M. Jean Bastien, "affecté aux services d'Etat-Major", et de M. Achille Chavée, "enquêteur" (27 juillet 1938).

- <sup>9</sup> François Maret, *Les grands chantiers au soleil*, Paris, Fernand Sorlot, Bruxelles, Office de Publicité, 1938.
- <sup>10</sup> Charles d'Ydewalle, "Europe 1936-1937", *La Revue générale*, 15 septembre 1937, pp.344-345.
- <sup>11</sup> Le récit de ce "voyage triomphal" sera publié dans *Je suis partout*, les 27 mai, 3 juin et 10 juin 1938, sous le titre "Victoires d'Espagne" (Choses vues par Pierre Daye)".
- <sup>12</sup> Charles d'Ydewalle, *Geôles et bagnes de Franco*, Bruxelles-Paris, Les Editions Libres, 1946, p.14.
- <sup>13</sup> Charles d'Ydewalle, *Journal, mon beau souci*, Ostende, Ed. Erel, 1977, pp.15-19.
- <sup>14</sup> Pierre Daye, *Mémoires* (document dactylographié), chapitre LIII, p.1348
- <sup>15</sup> *Trois discours de José Antonio*, traduits et commentés par Jean Denis, Collection publiée à l'initiative du Centre d'Etudes Hispaniques, Renaix, Ed. Julien Leherte-Delcour, 1937.
- <sup>16</sup> Jean Denis, *Une révolution dans la guerre*, Renaix, Ed. Julien Leherte-Delcour, mars 1938.
- <sup>17</sup> Jean Denis, *Romancero 1938*, Bruxelles, Ed. Rex, Collection nationale, s.d.
- <sup>18</sup> Jean Denis, *Espagne immortelle*, Bruxelles, Ed. Ignis, s.d..
- <sup>19</sup> Jean Denis, *L'heure de vérité*, Paris-Bruxelles, Ed. L'Essor, 1943.
- <sup>20</sup> André Villers, *Le puits d'amertume*, publié dans *Audace*, vol.13, octobre 1956, Recueil littéraire trimestriel, Bruxelles, Ed. Le Rond-Point, pp.3-136.
- <sup>21</sup> *Le puits d'amertume*, p.134.
- <sup>22</sup> André Villers, *L'Espagne de Franco*, Bruxelles, Ecran du Monde, 1955.
- <sup>23</sup> Parmi les rédacteurs les plus actifs et les sympathisants, relevons,

parmi tant d'autres, les noms de Denis Marion, Albert Ayguesparse, Emilie Noulet – qui fournira quelques critiques littéraires (*Peuple d'Espagne* de Sofia Blasco (5 février 1937), *Contre-attaque en Espagne* de Ramón J. Sender (27 novembre 1937), *Rien qu'un témoignage* d'André Chamson (11 décembre 1937)) –, Roger Bodart, Alexis Curvers, Marie Delcourt, Louis Dubrau, Charles Plisnier, Herman Closson, Franz Hellens, Paul Nougé,... Le 5 mars 1938, dans un article sur "Paul Eluard. La poésie", le poète surréaliste bruxellois compare le combat pour la liberté et la justice à celui pour la culture et la poésie: "Il faut le répéter sans trêve: le destin de la culture s'insère en pleine lutte des classes, la poésie est au coeur de la mêlée, au coeur de la révolution, c'est elle que l'on martyrise dans les geôles allemandes, qui sanglote et triomphe sur la terre calcinée d'Espagne. Son sort se joue avec celui de tout le prolétariat".

<sup>24</sup> "Trois jours à Madrid" que Marion présente comme un "plaidoyer contre la non-intervention" sera repris deux ans plus tard dans ses *Billets durs* (Bruxelles, Ferd. Wellens-Pay, 1939, pp.202-252). La première partie de ce recueil comprend la plupart des articles politiques que Marion signa dans *Combat* de juillet 1936 à avril 1939; dans beaucoup de ceux-ci, il se réfère au conflit espagnol, "la première phase, dit-il, du conflit entre les fascismes et les démocraties" (p.10).

<sup>25</sup> Paul Aron ("La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire" dans *Actes du colloque "La guerre civile d'Espagne – Histoire et Culture"*, U.L.B./V.U.B., 23-25 octobre 1986, *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3, op. cit., p.589, n.26) signale qu'on retrouvera plusieurs de ces auteurs, après la guerre, parmi les signataires d'une campagne visant à obtenir la rupture des relations diplomatiques de la Belgique avec l'Espagne. Le 1er mars 1946, joignant sa voix à d'autres qui, dans *Le Drapeau Rouge*, dénoncent la terreur franquiste, Hellens déclare: "Les crimes du régime franquiste sont inexpiables. N'est-il pas incroyable que les gouvernements démocratiques, qui ont fait la guerre pour purger le monde du fascisme, non seulement refusent de réagir contre le pire ennemi des libertés, mais entretiennent avec lui des relations diplomatiques, concluent avec lui des traités de commerce, poursuivent avec lui la politique de non-intervention qui conduisit naguère les peuples à la plus meurtrière des catastrophes?".

- <sup>26</sup> Parmi les nombreux collaborateurs du *Rouge et le Noir*, retenons les noms de Marcel Lecomte, Leo Champion, Hem Day, Mathieu Corman, Edmond Vandercammen, Roger Bodart, Albert Ayguesparse et Victor Serge. Certains, comme Ayguesparse, collaborèrent à la fois à *Combat* et au *Rouge et le Noir*.
- <sup>27</sup> Mathieu Corman, *Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, Paris-Ostende, Ed. Tribord, 1935.
- <sup>28</sup> Mathieu Corman, "Autobiographie" (document dactylographié), Bruxelles, Archives du parti communiste belge, 6 décembre 1944, pp.1-2.
- <sup>29</sup> Mathieu Corman, "*Salud Camarada!*" *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*, Paris-Ostende, Ed. Tribord, 1937.
- <sup>30</sup> Mathieu Corman, *Ami, entends-tu?*, Bruxelles, Ed. Tribord, s.d. (1963, sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne), 2e édition: 1970.
- <sup>31</sup> Albert Ayguesparse, *La main morte*, Louvain, Ed. Lovanis, 1938.
- <sup>32</sup> Marie-Thérèse Bodart, *Les Roseaux Noirs*, Paris, Ed. Corrêa, 1938.
- <sup>33</sup> France Adine, *Iziar*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1945.
- <sup>34</sup> Marcel Oms, *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, Paris, Les Editions du Cerf, 1986, p.157.
- <sup>35</sup> Marc Quaghebeur, op. cit., p.152.
- <sup>36</sup> Albert Ayguesparse, *Poème pour trois voix*, Bruxelles, Labor, 1935 et *La mer à boire*, Paris, Ed. Soutes, 1937.
- <sup>37</sup> Albert Ayguesparse, *Les mal-pensants*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1979, p.40.
- <sup>38</sup> Albert Ayguesparse, *L'heure de la vérité*, Paris, Julliard, 1947 (écrit en 1945). Réédité à Bruxelles, La Renaissance du livre, 1968, p.60.
- <sup>39</sup> Albert Ayguesparse, *Les mal-pensants*, p.62.
- <sup>40</sup> Albert Ayguesparse, *Les mal-pensants*, p.74.
- <sup>41</sup> Albert Ayguesparse, *Une génération pour rien*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1954 (écrit en 1943).
- <sup>42</sup> Albert Ayguesparse, *Notre ombre nous précède*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1953.
- <sup>43</sup> Pietro Nenni, *La guerre d'Espagne*, Paris, François Maspero, 1959, pp.154-155.
- <sup>44</sup> Albert Ayguesparse, "Sin novedad", *Le partage des jours*, Ed. Saint-Germain-des-prés, Coll. Nouvelles des Poètes, 1972, pp.101-126.
- <sup>45</sup> Edmond Kinds, *Le temps des apôtres*, Bruxelles, André De Rache éditeur, 1967.
- <sup>46</sup> Tels Alain Baudier dans *Le temps des apôtres* ou Florentin Maublanc

- dans Edmond Kinds, *Les Ornières de l'Été*, Bruxelles, André De Rache éditeur, 1957.
- <sup>47</sup> Jean Delaet, *La Pourpre des Innocents*, Bruxelles, Les Editions Durandal, 1954 (commencé en 1939).
- <sup>48</sup> Albert Ayguesparse, "Du côté de Siqueros", *Selon toute vraisemblance*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1962, pp.35-53.
- <sup>49</sup> Paul-Aloïse De Bock, *Les chemins de Rome*, Paris, Denoël, 1961.
- <sup>50</sup> Dans ce document de première main sur la situation des antifascistes italiens exilés en France et en Belgique, De Bock retrace très librement, notamment du point de vue chronologique, le parcours du jeune militant socialiste Fernando de Rosa dont il assura la défense après l'attentat manqué commis à Bruxelles en 1929 contre Umberto de Savoie, le prince héritier d'Italie, fils de Victor-Emmanuel III, afin de dénoncer le régime mussolinien et d'attirer l'attention des démocraties européennes sur les responsabilités de la monarchie dans l'avènement du fascisme. Libéré en 1931, de Rosa part en Espagne, un pays encore sous le choc de sa révolution d'avril 1931. Commence alors "l'apothéose de la vie de Fernando de Rosa" (P. Nenni, op. cit., p.265) qui prendra part au soulèvement des Asturies en formant un corps de la milice à Madrid. Amnistié après la victoire du Frente popular, dès la sédition franquiste, à la tête du bataillon "Octobre" formé par des membres de la Jeunesse socialiste unifiée et composé d'une majorité d'Espagnols, de Rosa part pour le front. A la mi-septembre 36, celui qui fut un chef indiscipliné mais un homme courageux et adoré de ses hommes est tué à Cabeza Lijar.
- <sup>51</sup> Marie-Thérèse Bodart, *Le Mont des Oliviers*, Paris, Editions de Navarre, 1956.
- <sup>52</sup> Félicien Marceau, *Les années courtes*, Paris, Gallimard, Coll. Folio, n°469, 1968.
- <sup>53</sup> Louis Carette, *Cadavre exquis*, Bruxelles, Ed. du Houblon, s.d. (1942).
- <sup>54</sup> Félicien Marceau, *Les passions partagées*, s.l., Gallimard, Coll. Folio, n°2064, 1987.
- <sup>55</sup> Henri Cornélus, *Ceux de la dure patience*, Aalter, André De Rache éditeur, 1957.
- <sup>56</sup> Henri Cornélus, "Il n'y a plus de Pyrénées", *Ceux de la dure patience*, pp.54-69.
- <sup>57</sup> Henri Cornélus, "Salud Camarada", *Ceux de la dure patience*, pp.70-84 (p.74).



- 58 Henri Cornéus, "L'arbre mort d'Arcos", *De Sel et de Terre*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1967, pp.55-57.
- 59 Henri Cornéus, "Il n'y a plus de Pyrénées", p.68.
- 60 Henri Cornéus, "Je pense à l'Espagne", *De Sel et de Terre*, pp. 58-59.
- 61 Henri Cornéus, *Les Hidalgos*, Bruxelles, André De Rache éditeur, 1971.
- 62 Henri Cornéus, "Los Monegros", *Les Hidalgos*, p.163.
- 63 Henri Cornéus, "Conde", *Les Hidalgos*, p.122.
- 64 Henri Cornéus, "Les boeufs", *Les Hidalgos*, pp.53-64.
- 65 Roger Foulon, *L'Espérance abolie*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1977.
- 66 Hubert Nyssen, *Le nom de l'arbre*, Bruxelles, Les Eperonniers, Collection Passé Présent, n°53, 1987. Le roman a été publié précédemment aux Editions Grasset et Fasquelle en 1973.
- 67 Henri Ferval, *Confrérie de la trahison*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, Coll. Romans d'espionnage, 1960.
- 68 Jacqueline de Boule, *Le desperado*, Paris, Julliard, 1955.
- 69 Madeleine Haller, *Volo "Je veux"*, Anvers, "Ça ira", 1948.
- 70 Robert Goffin, *Souvenirs à bout portant*, 2 volumes, Institut Jules Destrée, 1979-1980.
- 71 Robert Goffin, *Les cavaliers de la déroute*, New York, Ed. de la Maison française, 1941.
- 72 François Weyergans, *Les figurants*, Balland, 1980. L'édition revue et corrigée s'intitule *Françaises, Français*, Gallimard, Coll. Folio, n°1864, 1988.
- 73 François Weyergans, *Françaises, Français*, p.377. Cet épisode ne figure pas dans *Les figurants*.
- 74 Julien Segnaire, *La Rançon*, Paris, Gallimard, 1952.
- 75 Cette époque mémorable, Nothomb la relatera dès son retour en Belgique dans *La Voix du peuple*: "Six mois dans l'aviation républicaine", un reportage de Paul Bernier (le pseudonyme utilisé par Nothomb en Espagne), du 1er au 16 mai 1937. Conscient que la lutte était loin d'être terminée, le jeune militant, dégradé par l'armée, se dépensera sans compter pour cette République aux côtés de laquelle il a combattu pendant près de six mois. Il entre comme rédacteur au quotidien communiste; les articles qu'il y signe (sous son pseudonyme "Paul Bernier" jusqu'en juillet 1937 même si, dès

la mi-juin, il utilise de temps en temps son nom de baptême) portent essentiellement, jusqu'au début de juin 1939, sur la guerre d'Espagne et sur les réactions diverses qu'elle engendre en Belgique. Dans ses "papiers espagnols", il défendra notamment l'unité des antifascistes comme condition nécessaire et suffisante de la victoire, il dénoncera la faiblesse et l'hypocrisie des démocraties européennes ainsi que l'anticommunisme haineux de l'aile droite du P.O.B. au service de la réaction, il rendra hommage à Emile Vandervelde, celui dont le dernier cri fut: "Burgos jamais!". Les quatre articles que Nothomb regroupe entre le 30 avril et le 7 mai 1939 sous le titre "Vive la République espagnole" ne constituent nullement un épitaphe; le premier s'intitule d'ailleurs "la grande espérance". Car, dit-il, l'Espagne républicaine n'est pas morte, sa résistance n'est point éteinte, et les premiers signes de la contre-attaque populaire sont déjà perceptibles. La solidarité internationale doit se poursuivre afin d'obtenir ce qui, pour les antifascistes du monde entier, reste "la grande espérance": la victoire finale.

<sup>76</sup> \* Sous le nom de Paul Nothomb:

– "Autobiographie d'une découverte", Postface à *Les tuniques d'aveugle*, Paris, Editions La Différence/La Longue Vue, Collection Vers la seconde alliance, 1990, pp.205-232.

– *Non lieu*, Paris, Phébus, 1996.

\* Sous le pseudonyme de Julien Segnaire:

– «L'antimilitarisme du "coronel"», *Hommage à André Malraux*, *La Nouvelle Revue Française*, n°295, juillet-septembre 1977, pp.31-37.

– "En Espagne", *La Revue des deux mondes*, novembre-décembre 1977, pp.343-350.

<sup>77</sup> En 1955, Julien Segnaire signe son quatrième roman, *Les Dieux du sang* (Paris, Gallimard, 1955). Bien que nettement moins autobiographique que *Le Délire logique* ou *La Rançon*, ce récit met en scène des personnages dont la destinée et les inquiétudes recoupent très étroitement celles de l'auteur et de ses projections romanesques antérieures. Le personnage principal, Blanchard, est un ancien combattant français de l'aviation républicaine; engagé à regret dans la R.A.F. comme bombardier, il a la singulière faiblesse de penser aux victimes sacrifiées; les inquiétudes et les questions qui le tourmentent proviennent du fait qu'en Espagne, il eut

l'occasion de contempler de près le résultat de certains de ses propres raids.

- <sup>78</sup> Julien Segnaire, *Le Délire logique*, Paris, Gallimard, 1948.
- <sup>79</sup> *Le prince d'Olzheim* (1944), *Les Elie-Beaucourt* (1945), *La visite au prince d'Olzheim* (1949), *Le prince d'Europe* (1954), *Le prince du dernier jour* (1962).
- <sup>80</sup> Henri Créange, *Les Elie-Beaucourt*, Bruxelles, Le Rond-Point, 1945.
- <sup>81</sup> Pierre Nothomb, "L'affaire de Burgos", *L'Avenir du Luxembourg*, 6 juin 1938 (cité par Francis Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", in Gotovitch, José et Witte, Els (ed.), *La Belgique et la guerre civile d'Espagne*, numéro spécial de la *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVIII, 1987, 3-4, pp.560-561, n.169).
- <sup>82</sup> Daniel Gillès, *Le Festival de Salzbourg* (1974), *Nés pour mourir* (1976), *La Tache de sang* (1977), *Le Spectateur brandebourgeois* (1979), *Laurence de la nuit* (1981), Paris, Editions Albin Michel.

